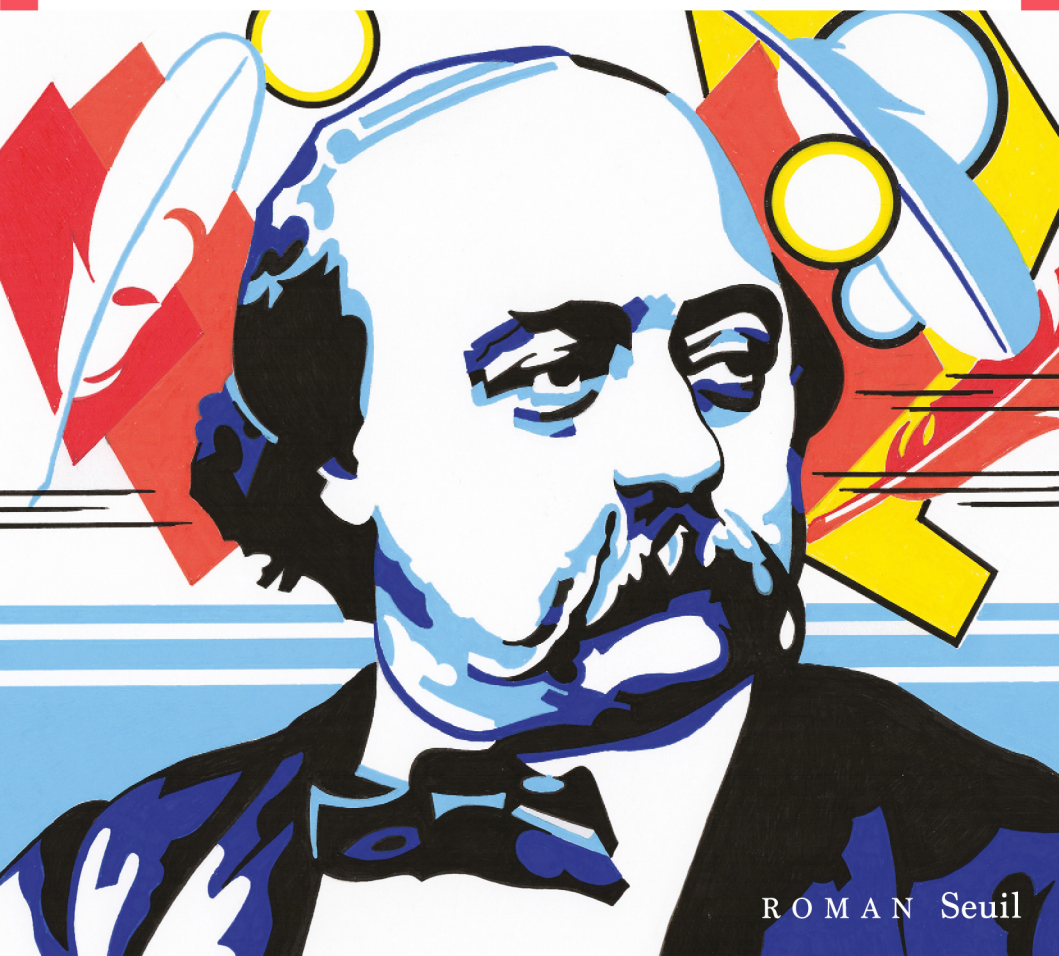


Régis Jauffret

Le dernier bain  
de Gustave Flaubert



ROMAN Seuil



LE DERNIER BAIN  
DE GUSTAVE FLAUBERT



*RÉGIS JAUFFRET*

# LE DERNIER BAIN DE GUSTAVE FLAUBERT

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-145369-0

© Régis Jauffret et les Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Il échangeait ses œuvres complètes  
contre un matin neuf.





je



Le 8 mai de cette année-là l'été semblait en avance tant le temps était doux. Je vivais seul dans la grande maison de Croisset achetée par mon père trente-cinq années plus tôt. La domestique des lieux s'appelait Suzanne mais la vieille Julie habitait une maisonnette non loin. Je l'entendais approcher en traînant ses sabots sur le sentier caillouteux. Un songe prémonitoire l'avait peut-être avertie de mon imminent décès et elle venait me faire ses adieux.

Je paressais dans la baignoire que Suzanne avait remplie à force de seaux. Aussi loin qu'il m'en souvienne j'ai toujours été frigorifié. Elle vint apporter de l'eau bouillante pour la troisième fois.

– Vous allez finir par cuire.

J'étais la proie d'un violent accès de béatitude. Je n'imaginais pas que bientôt mon âme corpulente comme un zeppelin s'envolerait. J'avais terminé la veille l'avant-dernier chapitre du premier tome de *Bouvard et Pécuchet* et le second ne m'inquiétait guère. D'ailleurs à cet instant je me foutais du livre et de l'art. Mon esprit flottait bienheureux dans les vapeurs du bain.

– J'entendis soudain comme le vrombissement d'une guêpe.

Je secouai la tête pour l'éloigner. Quand le bruit cessa apparut Emma Bovary vêtue d'une robe à rayures visiblement taillée dans l'étoffe d'un rideau.

– Te voilà accoutrée.

– Vous m'avez percluse de dettes, je me vêts de rataillons.

Elle commença à se déshabiller. Je lui ai jeté des gouttelettes pour la faire fuir mais elle les évita en tourbillonnant, sa chemise flottant derrière elle comme une queue blanche.

– J'ai plongé la tête sous l'eau.

Quand je suis remonté à la surface elle avait disparu. Les personnages n'existent pas davantage que les dieux.

– N'empêche.

J'aurais préféré que cette coquine me soit apparue pendant l'écriture du roman. En ayant l'original sous les yeux j'aurais pu la portraiturer plus exactement. Du reste si elle avait eu assez de substance pour pouvoir s'adonner à l'amour je l'aurais prise sur mon divan de maroquin vert entre deux paragraphes. Ensuite je me serais remis au travail aussi détendu qu'après avoir nagé dans la Seine par une chaude après-midi de juillet.

– Un clignement de paupières, elle serait apparue.

Un hochement aurait suffi pour qu'elle s'évanouisse. La nature est obstinée, elle refuse de se laisser circonvenir pour réaliser les desiderata des humains. J'aurais voulu d'une réalité comme des rêves soumis dont on puisse à volonté changer le décor et les gens.

À travers les carreaux je voyais la Seine remonter jusqu'à Rouen et au-delà je devinais les rails de chemin

de fer qu'emprunterait demain le train qui m'emmènerait à Paris.

– Julie a frappé à la porte.

Elle pénétra dans la pièce avant que j'aie eu le temps de lui répondre. Vu que la vie lui plaisait, malgré sa décrépitude elle souriait. Entre nous aucune pudeur n'existait. Elle me lavait lorsque j'étais enfant et plus tard elle ne m'a jamais vraiment considéré comme un homme. J'étais tout au plus devenu un vieux poupon.

– Julie, fais-moi la barbe.

– Dans votre bain ?

– Tu as peur que je te jette à l'eau ?

Du temps où elle habitait encore la maison elle me rendait parfois ce service car j'étais malhabile et me tailladais. L'âge ne lui avait pas donné la tremblote ni à moi l'habileté que je n'avais jamais eue. Elle fit pesamment les trois pas qui la séparaient de la coiffeuse. Elle s'empara du rasoir dont la large lame aurait pu servir à me trancher le cou. Elle entreprit de savonner mes joues.

Je lui ai demandé de me raconter une histoire.

– Celle de la Tour maudite.

Elle a secoué plusieurs fois la tête comme si elle pompait les mots dans le réservoir de sa mémoire. Elle a soupiré.

– Près de Caudebec-en-Caux, on aperçoit encore les ruines d'un ancien donjon.

Dès qu'elle racontait sa voix rajeunissait et en fermant les yeux je retrouvais mon enfance. J'éprouvais la même excitation, la même joie, la même peur en sentant sur ma nuque le souffle des revenants. Je sortis un bras hors de la baignoire pour lui montrer mes poils hérissés par la frayeur.

– Vous serez donc toujours crédule ?

Tout en déroulant l'histoire elle m'avait rasé sans à-coup. Elle puisa à plusieurs reprises de l'eau dans ses mains arrangées en coquille pour rincer mon visage qu'elle essuya ensuite avec un linge fin.

– Voilà, petit homme.

Elle me laissa seul. J'ai regardé la porte se refermer derrière elle sans savoir que je la franchirais bientôt pour la dernière fois car elle donnait sur ma mort. L'eau avait fraîchi, pourtant la sueur me perlait au front. Ma mémoire s'était répandue, les souvenirs flottaient devant moi comme des jouets de liège. J'avais des visions d'Orient. Je me revoyais chevauchant avec Maxime dans la vallée des Rois.

Vous arrivez à Rouen par le train. Vous marchez sous le crachin. Vous ne tardez pas à rencontrer une avenue à mon nom puis vous apercevez l'ancien hôtel-Dieu dont mon père fut chirurgien en chef. Vous passez la grille. Vous traversez un bout de jardin. Vous ouvrez la porte vitrée. Vous pénétrez dans le musée Flaubert et d'Histoire de la médecine où sortant tout gluant de ma mère j'ai poussé la première gueulante de ma vie. Après avoir donné votre obole à la caisse vous traverserez les salles du rez-de-chaussée. Dans des vitrines sont exhibés de vieillots instruments de chirurgie qui autrefois étaient aussi modernes que vous.

Ne vous attardez pas devant le tronc de parturiente en chiffon destiné à donner une idée de l'accouchement aux élèves sages-femmes de 1830. Montez plutôt l'escalier de bois et de tomettes qui vous tend ses marches. Arrivé à l'étage faites un pas à gauche, poussez la première porte et pénétrez dans la chambre d'Achille Cléophas Flaubert et Anne Justine Caroline née Floriot. Une chambre à deux fenêtres munie d'une alcôve où se niche un lit de trois mètres carrés sur lequel mes parents ont trouvé la place de faire quatre de leurs six enfants dont la moitié périt en bas âge.

Enlevez vos bottines, allongez-vous sur cette couche où je naquis au milieu des morts entre deux survivants. Si vous n'êtes pas seul, libre à vous de faire un enfant en toute hâte avant que le gardien vienne vous taquiner. Sinon profitez de votre imagination pour vous transporter deux siècles plus tôt à l'orée des cuisses d'Anne Justine Caroline d'où j'aperçus à la lumière pauvre d'une lampe à huile la figure glabre d'Achille Cléophas en train de me dépoter.

– Énumérons cette fratrie dans laquelle une chatte ne retrouverait pas ses petits.

En février 1813 naquit Achille qui vécut. En février 1816 une première Caroline apparut pour mourir l'année suivante. À l'automne 1818 ce fut la naissance d'un Émile-Cléophas qui décéda au début de l'été 1819 tandis qu'à l'automne naissait Jules Alfred qui eut la délicatesse d'attendre que je me sois acclimaté à la vie pour faire son bagage en juin 1822. À la mi-juillet 1824 arriva Joséphine Caroline, dite Caroline, comme sa mère et sa sœur aînée décédée. Vingt-deux années plus tard elle mettra au monde une Désirée Caroline, dite Caroline pareillement, avant de mourir deux mois après des fièvres puerpérales.

– Chez les Flaubert toutes les filles s'appelaient Caroline.

Conçu à la mi-mars 1821 d'un coup de reins que j'ai toujours eu quelque peine à imaginer je suis né le mercredi 12 décembre à quatre heures du matin. Il neigeait sur Rouen, une légende familiale prétend que ma mère se montra si stoïque pendant le travail qu'on pouvait entendre tomber les flocons sur les toits de la ville. Quant à moi, je serais bien resté quelques années de plus dans le ventre à l'abri de l'imbécillité du monde.



– Irrité par mon inertie mon père m'arracha.

Désespéré de naître j'ai poussé un atroce hurlement qui passant outre la fenêtre partit effrayer un chien errant dont un dormeur irascible fit taire les aboiements en lui fendant le crâne d'une balle de fusil. Épuisé par son premier cri le nouveau-né semblait si peu gaillard qu'on attendit le lendemain pour le déclarer à l'état civil car s'il était mort entre-temps on en aurait profité pour signaler son décès par la même occasion.

Je peux dater avec précision le premier souvenir de ma vie car je me rappelle très nettement le jour où mon père s'est cassé la jambe et j'ai su plus tard que l'accident avait eu lieu le 11 juin 1825. Nous sommes ensuite partis en famille à la campagne le temps de sa convalescence. Devant la maison était planté un cerisier si proluxe qu'il s'effondra un beau matin sous le poids de ses fruits.

Ma nièce Caroline a écrit des années après mon décès que j'avais été selon ma mère un petit enfant tranquille et naïf, demeurant de longues heures un doigt dans la bouche, absorbé, l'air presque bête. Ce souvenir est apocryphe. Il s'agissait pour elle de parfaire mon image en me donnant une enfance de génie au-dessus des nuées que ses ailes de géant empêchent de marcher sur le plancher des vaches. Un auteur du xx<sup>e</sup> siècle gavé d'amphétamines profita de cette fausse confiance pour me traiter d'idiot de la famille alors que mon intelligence se révéla supérieure dès ma prime jeunesse. Je fus un écolier brillant, obtenant des prix et sans coup férir le baccalauréat malgré son renvoi du collège quelques mois plus tôt pour avoir été à l'origine d'une rébellion

à l'encontre d'un professeur qui avait condamné toute la classe à un écrasant pensum.

Sitôt alphabétisé j'ai commencé à rédiger des fabliaux. Mais bien vite jugeant mes textes sans grandeur je me suis attelé à la confection d'œuvres historiques. Le 28 juillet 1831 j'ai offert à ma mère une biographie de Louis XIII qui ne comportait pas moins de huit feuillets.

– Je fus réellement un enfant, cependant.

Quand il était petit même Jésus-Christ fit pipi au lit. Lorsque Achille me demandait d'aller voir si je n'étais pas tombé par inadvertance dans la boîte à couture de ma mère, il est vrai que je la retournais sur le tapis du salon et me cherchais dans le fatras des fils et des épingles. Mais je ne fus pas plus crédule que n'importe quelle jeune pousse d'humain.

– Je refusai quelque temps d'apprendre à lire.

Ma mère s'obstinait à me montrer des cubes à l'effigie de lettres que je renâclais à relier dans mon esprit au son qu'elle répétait en frappant dans ses mains. Il me semblait que la voix humaine se suffisait à elle-même, point n'était besoin de la frotter contre du papier pour en laisser la trace.

– Je préférais colorier des gravures.

J'en ai retrouvé après la mort de mon père lors de notre déménagement de l'hôpital. Des rochers peints en bleu, des arbres vert d'eau, des maisons striées de noir. Me sont revenues alors à la mémoire les terreurs du petit poltron que j'étais. Quand elle m'avait couché, Julie s'en allait avec le bougeoir. J'entendais mes dents claquer et je finissais par avoir encore plus peur de ce sinistre bruit que de l'obscurité. Je la suppliais de

rapporter le frêle candélabre dont à présent la flamme éclairait les parois de l'escalier en vacillant au rythme de ses pas.

– En ce temps-là les nuits étaient noires.

Les rues opaques, la lampe à pétrole n'avait pas encore été inventée et je me souviens des veillées dans la pénombre du salon, la lumière des bûches qui se consumaient dans la cheminée colorait les visages d'une teinte orangée identique à celle que l'on voit au grand jour en plissant les paupières.

– Vers l'âge de dix ans je décidai de m'aguerrir.

M'échappant la nuit du dortoir, m'obligeant à errer dans le collège plongé dans un silence sépulcral afin de ne plus craindre ni les voleurs d'enfant ni les spectres. M'insinuant le jeudi après-midi dans le clocher d'une église et marchant au-dessus du vide sur une étroite poutre pour à force d'entraînement n'avoir plus jamais le vertige. Il ne me fallut que quelques mois pour devenir un brave.

J'avais quatre ans quand Caroline Hébert, jeune fille de vingt et un ans, arriva chez nous à l'époque où ma sœur Caroline fut sevrée. Ma mère estima qu'elle était la Caroline qui ferait déborder le vase. Elle s'appellerait désormais Julie.

– Ce prénom vous convient ?

Elle ne dit mot et par là même consentit. Cette ex-Caroline nous nourrit, nous vêtit, nous baigna, nous aima.

Elle était originaire du village de Fleury-sur-Andelle, distant de Rouen d'une vingtaine de kilomètres qu'elle accomplit à pied en une matinée avec à l'épaule son

balluchon au bout d'une canne de jonc. Le bocage normand était fertile en histoires de chevalerie et de revenants. Je passais des journées entières assis sur son tablier à l'écouter me raconter sans fin. Quand elle était arrivée à la fin de son répertoire elle inventait des historiettes dont le héros s'appelait toujours Gustave. J'étais émerveillé de me voir perché sur un destrier portant armure et heaume, cavalcadant nuitamment dans la campagne avec pour témoin l'œil perçant de la lune.

Si Julie était trop absorbée par quelque tâche pour s'occuper de moi, je poussais en m'arc-boutant la lourde grille de l'hôtel-Dieu et traversant la rue Lecat je me précipitais dans la maisonnette toujours ouverte d'un vieil ami de la famille qu'on appelait le père Mignot. Sa femme m'offrait de l'orangeade et du sucre de pomme. Il me mettait à califourchon sur un cheval à bascule et tandis que je me balançais il me racontait des myriades d'histoires de fées, de sorcières, de trésors cachés au fond des mers qu'il était aisé de cueillir avec la complicité d'une baleine en cotte de mailles et d'une escouade d'espadons au bec hérissé de fragments de roche effilés comme des tessons. Il me ramenait dans ses bras à la nuit quand bercé par sa voix flûtée je m'étais endormi sur le tapis où j'avais coutume de m'asseoir en tailleur lorsque j'étais lassé du cheval de bois.

Quand j'eus atteint ma cinquième année il commença à me lire *Don Quichotte* dans une grande édition illustrée. J'ai fondu en larmes en entendant le récit de sa défaite dans son combat contre les moulins à vent. J'ai relu dans mon lit cet épisode la veille de ma mort et plus d'un demi-siècle plus tard je me suis endormi l'œil humide. J'ai su par cœur des passages entiers de cet

ouvrage avant de savoir lire. Ils se sont alors évaporés de ma mémoire comme si désormais c'était le rôle du papier de se souvenir.

Un beau jour ma mère décida de nous réunir chaque matin avec ma sœur pour nous faire la classe dans une pièce de débarras dont la lucarne découpait un morceau carré de ciel. Caroline sut au bout d'un mois épeler le mot *genou* et tracer en majuscules cinq ou six lettres de l'alphabet.

Le soir, mon père me tançait.

– Tu resteras toute ta vie un petit âne si tu n'apprends pas à lire.

J'avais l'ingénuité de lui répondre que cela ne me servirait à rien puisque le père Mignot lisait à ma place. Cependant à force de voir passer les mots qu'il déchiffrait avec son lorgnon j'avais appris à lire à mon corps défendant. Un jour de Toussaint alors que nous allions fleurir le caveau familial, longeant le mausolée d'un avocat nommé Seurat qui avait fait graver cette locution latine en lettres d'argent sur le marbre noir de sa stèle, je fus le premier surpris de m'entendre crier *Requiescat in pace*. Mon père m'interpella d'un ton sévère.

– Tu sais donc lire, Gustave ?

– Je jure que je ne le savais pas.

Et sans doute pour prouver ma bonne foi je me mis à pleurer des litres. Il m'adressa finalement un sourire bonhomme en me donnant une tape sur l'épaule.

– De toute façon, tu n'aurais pu emmener le père Mignot au collège.

Dans les semaines qui suivirent ma mère m'apprit à écrire. Je n'avais désormais aucun mal à tracer les

lettres. Je leur trouvais à chacune un air de famille avec un animal. Quand on me demandait à quelle bestiole je faisais allusion j'étais incapable de répondre. Je fus émerveillé vingt ans plus tard de découvrir tout un bestiaire parmi les hiéroglyphes lors de mon voyage en Orient.

Depuis l'âge de six ans je passais cependant mes journées à l'école de la rue Malpalu située non loin de l'église Saint-Maclou. Une jeune dame prénommée Ophélie qui dans mon souvenir était fraîche comme un glaïeul nous faisait faire des rondes, chanter des comptines, nous montrant souvent de grandes lettres en bois coloré que les plus malins d'entre nous se chargeaient d'assembler pour constituer des mots de trois ou quatre lettres qu'elle nous faisait applaudir comme des prodiges. Quand d'ignare je devins savant et fieffé constructeur de vocables elle me donna en exemple aux autres. J'incarnais à ses yeux l'efficacité prodigieuse de son enseignement lamentable.

Je devais avoir sept ans quand au retour de l'école, traversant la place de la Cathédrale avec Julie nous vîmes une guillotine qui venait de servir. Il y avait du sang frais sur le pavé et un aide nettoyait le panier où quelques minutes plus tôt une tête avait dû tomber. Julie pressa le pas. Près de vingt-cinq années plus tard j'ai rêvé une nuit de cette guillotine. Chose étrange ma nièce fit au même moment le même cauchemar alors que je n'avais jamais en sa présence évoqué ce souvenir.

– Je fus réveillé par ses cris.

J'en déduisis que la pensée était un fluide qui pouvait circuler d'une tête à l'autre. J'en parlai un jour à

Théophile Gautier qui opina du bonnet en me donnant une explication basée sur la théorie spirite de la migration des âmes qui m'arracha un fou rire dont il tira ombrage. Le lendemain son cœur lui fit faux bond. Puisqu'il était cardiaque depuis plusieurs années je ne me suis pas senti responsable de son décès.

Désormais aucune phrase ne me résistait. J'avais l'impression de casser chaque mot comme une coque dont en guise d'amande le sens se trouverait caché dedans. Je grimpais sur un tabouret pour attraper au hasard un volume de la bibliothèque de mon père. Je me posais sur un siège pour l'absorber à grosses bouchées. Peu m'importait qu'il s'agisse d'un recueil des contes de Voltaire, des fables de La Fontaine ou d'une austère traduction des *Métamorphoses* d'Ovide. J'étais émerveillé de voir surgir d'une couche d'encre plate et inerte des dieux, des lions, des princesses et de vulgaires bonshommes en frac sans le truchement d'une voix, même pas de la mienne car je m'entraînais peu à peu à déchiffrer les phrases en silence.

Dans ma tête avançaient des armées, apparaissaient des forteresses, se livraient des batailles et j'apercevais au loin des îles fantastiques où je rêvais d'emmener Caroline fonder une tribu. Il m'arrivait d'écrire mon prénom à la mine de plomb au milieu d'un récit. Je me voyais alors vingt-trois siècles plus tôt casqué, cuirassé, épée brandie vers le ciel à bord d'une galère d'Eurybiade voguant vers Salamine à la vitesse d'une comète car à présent il me semblait faire partie du livre.



Je pouvais rester des heures entières assis sur une mauvaise chaise, tortillant mes cheveux, mordant ma langue, tournant les pages d'un geste mécanique. Ivre de fiction je m'effondrais parfois sur le carreau comme un pochard. À dix ans je me suis une fois saoulé de mots au point de briser dans ma chute la glace d'une vitrine d'un coup de tête malencontreux sans même sortir de ma torpeur pour me protéger de mes bras. J'ai été vers quatorze ans si impressionné par *Faust* qu'emporté par ma lecture je me suis retrouvé à une lieue de Rouen lisant toujours sous une pluie battante près d'un champ où des jeunes gens explosaient de vieilles poupées de porcelaine à coups de pistolet. Frissonnant, je me suis alité en rentrant. La fièvre est montée dans la nuit, mon père crut un moment à une pneumonie mais je me suis vite rétabli.

Je n'ai plus cessé d'ingurgiter des livres tout au long de ma vie. Les recherches que je fis pour l'écriture de *Bouvard et Pécuchet* qui occupa mes dernières années m'amènèrent à avaler plus de mille cinq cents volumes en prenant des tombereaux de notes dûment conservées par ma nièce et aujourd'hui numérisées que vous pouvez consulter si le cœur vous en dit.

Certains souvenirs d'enfance sont radieux. Ils semblent si accueillants qu'il suffirait de plonger dans leur eau cristalline pour revivre la scène dont ils sont le réceptacle. Ainsi je me rappelle une gamine surmontée d'un diadème qui traversait fièrement le jardin de l'Hôtel-de-Ville. Un valet portant livrée la tenait avec respect par la main. S'apercevant que je la dévisageais, entrouvrant à peine les lèvres elle a lentement déroulé

sa langue jusqu'à la mettre à nu tout entière avant de la remonter précipitamment dans sa bouche en tirant sur le bras du domestique comme sur la laisse d'un chien. Ils se sont tous deux alors mis à trotter et ont disparu dans une ruelle qui débouchait sûrement sur le Paradis.

Le petit bout de chair rose qu'elle avait déroulé devant moi m'avait ensorcelé. Le lendemain j'ai cherché la ruelle en vain. Une armée de gnomes l'avait bouchée dans la nuit. À la place une maison rébarbative dont la porte cochère ne donnait certainement pas sur les jardins d'Éden. Le soir je me suis enhardi jusqu'à parler de la fillette à mon père. Bien que je ne connaisse pas son adresse j'entendais lui faire parvenir un cadeau.

– Pourquoi, tu es amoureux, mon garçon ?

– Je voudrais lui envoyer mon cœur.

Rien de plus facile pour un chirurgien de scier ma poitrine et de l'arracher tout palpitant. Julie l'enfermerait dans une bourriche qu'elle entourerait d'un de ces rubans rouges dont on nouait les cheveux de Caroline.

– Tu es un sacré farceur.

Vous n'employez plus guère ce mot aujourd'hui. Mon époque en était friande. Dans mon adolescence nous avions avec mes amis inventé un personnage ridicule que nous chargions de tous les travers des bourgeois rouennais. Nous l'avions intitulé *Le Garçon* et nous logions cet infortuné à *L'Hôtel des Farces*. J'y reviendrai peut-être plus tard mais dans le cas contraire vous n'aurez qu'à consulter internet pour en apprendre davantage. Un défunt ne prend pas la peine de se manifester pour reproduire Wikipédia. Je vous donne ici des phrases de mon cru dont le plus souvent vous ne trouverez trace ni dans mes œuvres ni dans ma correspondance ni d'une

façon générale dans aucune archive. Deux siècles après sa naissance un auteur doit se renouveler.

Il est des souvenirs d'hiver dont la réminiscence vous fait un instant frissonner. Le jour de l'an, Julie nous réveillait à six heures. La maison était froide. Elle avait préparé deux tasses de chocolat que nous buvions dans la cuisine obscure. Nous nous pressions contre le fourneau tiède du souvenir du feu de la veille. Elle nous débarbouillait, nous revêtait de nos plus beaux habits. Nous allions souhaiter la bonne année à nos parents qui comme chaque matin avant le premier déjeuner buvaient une tasse de café en robe de chambre doublée d'hermine à la table ronde de leur chambre glacée. Ma mère brodait tandis que mon père écrivait une lettre en chatouillant parfois son nez des barbes de la plume. Nous recevions en étrennes une orange chacun que ma mère faisait surgir d'on ne savait où dans la pièce mal éclairée par un bougeoir à trois branches.

Nous sortions dans les frimas. Deux petites créations enrobées de manteaux, d'écharpes, de bonnets, de gants fourrés malgré tout frigorifiées sous la bourrasque. Nous traversions la ville d'un bon pas pour être les premiers à présenter nos vœux à notre grand-père paternel mais déjà l'accès à son salon était embouteillé. Julie devait nous frayer un chemin pour arriver jusqu'à lui. Quand il baisait nos fronts nous manquions nous évanouir tant son épaisse moustache puait la pipe dont il nous semblait recevoir la fumée en pleine gueule. Il nous glissait un napoléon dans la main que Julie récupérait aussitôt de crainte que nous le perdions en route.

– Nous courions dans Rouen toute la matinée.

À chaque halte on insistait pour nous faire avaler du lard grillé, une épaisse tranche de jambon, du fromage à la crème et nous nous remplissions peu à peu comme des outres. Nous visitions des gens que nous ne voyions jamais le reste de l'année et dont je n'ai jamais su quel lien nous unissait. Quand nous rentrions vers deux heures, la maison était remplie de monde qui se bousculait jusque dans le jardin verglacé. Mon père n'en finissait plus de recevoir les hommages de malades guéris, de veuves, de veufs, peu rancuniers ou ravis de devoir la perte de leur conjoint à une opération dont l'issue s'était avérée fatale.

À la fin de ma vie, quand je passais la fin décembre à Croisset en tête à tête avec mon chien, au matin du 1<sup>er</sup> janvier Julie quittait au petit jour la maisonnette que depuis le décès de ma mère elle habitait à cinq cents mètres de chez nous pour venir m'embrasser et se faire gronder de n'avoir pas attendu ma visite au lieu de risquer une pleurésie.

Il me semble aujourd'hui que je pourrais passer trois jours délicieux dans ce souvenir d'enfance qui m'attend quelque part immaculé. À croire que le temps est imputrescible.

– Les secondes pareilles aux gouttes d'eau qui font les stalagmites.

Phrase obscure mais élégante dont un écrivain décédé a bien le droit decadeauter la postérité.

Notre maison était animée en toute saison. Les amies de ma mère défilaient à l'heure du goûter, amenant leurs enfants, des gâteaux, des tartes, des fruits déguisés. Victoire Le Poittevin nous visitait chaque semaine

avec Laure et Alfred, à moins que ce soit nous qui nous déplaçons jusque chez eux. Laure avait le même âge que moi, Alfred cinq années de plus. Laure mettrait au monde mon fils spirituel Guy de Maupassant.

J'ai aimé Alfred autant que mon père.

– D'un amour différent cependant.

Une passion, la première de mon existence. Il me trahira par le mariage en 1846 et m'abandonnera définitivement deux ans plus tard en mourant. Je l'ai tant aimé que je l'aime encore aujourd'hui. Depuis mon décès je n'ai pas revu Alfred ni ma sœur ni personne des êtres aimés. Les morts hélas ne se visitent ni ne se fréquentent en aucune façon.

Ma mère aimait évoquer les débuts de son mariage quand avec mon père ils avaient élu domicile au 8, de la rue du Petit-Salut. Rue aux maisons étroites, penchées, qui semblaient prêtes à se courber tout à fait pour se fracasser l'une contre l'autre en faisant la révérence. C'est là que furent conçus et naquirent Achille et la première Caroline de ma fratrie. Elle aimait à faire un détour jusque là-bas quand nous étions en course dans Rouen. Elle me montrait religieusement du doigt les fenêtres de leur appartement d'autrefois. J'imaginais un lieu merveilleux suspendu dans le temps. Je fus déçu le jour où un vieillard en perruque apparut et vida par-dessus bord le contenu d'une bassine d'eau usée.

Ma mère me semblait fragile comme une flammèche. Je redoutais qu'elle s'éteigne dans la nuit. Je dormais un étage plus haut à l'aplomb du lit conjugal. Parfois le bruit des ressorts grinçant sous le poids de mon père fourbu

qui se couchait au fond de l'alcôve et s'endormait aussitôt me réveillait. Je me levais en chemise, petit fantôme qui descendait la volée de marches et tournait doucement la poignée. J'entrouvrais la porte, je m'immisçais dans la pièce. Je m'approchais peu à peu. Quand un rayon de lune filtrait des persiennes je contemplais son visage. Il me semblait à travers son front voir passer ses rêves.

Tendant l'oreille, j'attendais pour reprendre mon souffle d'avoir clairement entendu le sien. Je me disais que les humains ont leur tic-tac comme les montres. Personne cependant pour les remonter quand leur ressort a fini de se détendre. Celui de ma mère lui permettrait de garder longtemps encore la tête hors de l'eau. Elle s'autoriserait pourtant à mourir quand j'aurais atteint la cinquantaine et je lui en voudrais toujours un peu de n'avoir pas eu la patience d'attendre que je meure pour s'en aller.

Je n'ai pas souvenir d'avoir surpris ni entendu de coït. Après la naissance de Caroline mes parents avaient dû s'estimer assez pourvus d'enfants pour éviter cet exercice susceptible d'engrosser ma mère. À moins que par pudeur j'aie effacé avec soin ces épisodes gênants de ma mémoire.

La dernière fois que je suis descendu dans leur chambre j'étais adolescent. Je n'avais plus la légèreté d'ange des enfants. Ma mère a entendu le bruit de mes pas. Elle s'est redressée dans le lit. Elle m'a reconnu dans la pénombre.

– Gustave ?

Je suis remonté en courant fourrer ma tête sous mes couvertures comme un garçonnet honteux. Le

lendemain matin j'ai baissé les yeux quand je l'ai retrouvée à la salle à manger. Elle m'a effleuré la main.

– Tu sais, je ne me souviens de rien.

Elle a souri, j'ai rougi et nous n'avons jamais plus évoqué cet incident. Je me suis parfois demandé si au cours des années précédentes elle n'avait pas deviné ma présence, flattée peut-être de la visite nocturne d'un fils aimant, attendant pour se manifester que la nature m'ait équipé du même attirail que mon père et que ma présence en pleine nuit soit devenue malsaine.

Après le décès de mon père j'ai pris l'habitude de pénétrer dans sa chambre sur la pointe des pieds quand je rentrais tard à la maison pour effleurer sa joue d'un baiser et l'entendre murmurer *Bonsoir, mon Gustave* entre deux bouffées de sommeil. Il en fut ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

À sa mort je donnai à Julie plusieurs de ses tenues en héritage. Je la faisais souvent venir après le dîner pour la contempler dans une de ses robes à damiers qui me rappelait le temps de sa vie. J'avais l'impression d'éteindre ainsi un besoin de tendresse qu'aucun vivant ne pouvait plus me permettre d'assouvir. D'ailleurs j'avais gardé précieusement le reste de ses vêtements. Je me faisais parfois apporter son étole de loutre. Je pouvais demeurer toute une après-midi immobile, caressant la fourrure comme un chat, me vautrant dans le souvenir de la seule femme que j'ai absolument aimée.

Mes dents ont commencé à pourrir prématurément. J'avais huit ans quand un dentiste m'en arracha une pour la première fois. J'ai hurlé plus fort encore qu'à ma naissance. Dans les années qui ont suivi la dentisterie progressa. On se mit à gratter les caries, les brûler à l'acide, les recouvrir de plomb fondu mais quelques mois plus tard surgissaient des abcès qu'on perçait avec des pointes effilées rougies au feu et on finissait malgré tout par ôter à vif la dent martyre à la tenaille. Au cours de ma vie on m'ôta tant de dents qu'on pourrait légitimement se demander si au lieu des trente-deux réglementaires chez le *sapiens sapiens* ne m'en étaient pas échues neuf mille deux cent quatre-vingts comme au poisson-chat.

À l'époque où j'existais les malades sauvaient parfois leur peau mais la santé était une chimère à laquelle personne ne croyait. Les praticiens autopsiaient puis après avoir essuyé distraitement leurs mains souillées à leur blouse sanglante sans autre cérémonie opéraient un vivant. Les patients mouraient en masse quelques jours après avoir subi l'enfer de l'intervention sans autre anesthésique qu'un coup de tord-boyaux.

Avec amour, de ses mains grouillantes de bacilles mon frère Achille avait accouché Caroline. Ma sœur



infectée, ma sœur bouillante de fièvre, ma sœur achevée par les saignées qu'il lui prodiguait avec une lancette à peine torchée du sang du précédent malade, lui-même humble wagon de tout un train de malheureux saignés dans la crasse. La lancette de mon père avait incisé vingt-cinq mille veines sans avoir été stérilisée depuis sa première utilisation en 1740 par le prédécesseur de son prédécesseur à la charge de chirurgien en chef qui la lui avait offerte symboliquement comme on passe un bâton de relais après l'avoir reçue lui-même en étrenne de son mentor et avait échoué à sa mort dans les mains d'Achille qui par piété filiale la conservait dans le petit coffre de son bureau où il serrait ses honoraires. L'épuisante, l'imbécile, la criminelle saignée pratiquée par des générations d'obscurs officiers de santé comme par les génies de la médecine qui la révéraient autant que le pape la transsubstantiation – ainsi Laennec dont mon père était un des plus brillants disciples.

Du salon j'avais une vue panoramique sur les jardins de l'hôpital. Les religieuses en cornette blanche poussaient les convalescents dans des voitures à bras ressemblant à des brouettes au porte-charge allongé garni de molleton. Elles les déposaient sous les arbres pour qu'ils prennent un bain de grand air à l'abri du soleil et du crachin. Je jouissais aussi d'une vue plongeante sur les vastes chambrées aux hautes fenêtres sans jalousies ni rideaux. Les malades étaient installés par six, tête-bêche dans de grands lits dont vous pouvez contempler un exemplaire au musée Flaubert dans le grand salon encombré aujourd'hui d'un bric-à-brac issu de la défunte chapelle – Vierge en plâtre, cloche en étain,

candélabres, tableaux pieux, maître-autel en chêne ciré. Certains malades se traînaient pour aller coller leur museau contre la vitre. Leurs visages étaient maigres comme des têtes de mort. On dissimulait les plus mal en point derrière un paravent en toile de jute destiné à cacher aux survivants le spectacle de leur agonie.

Au fond du jardin dans lequel vous pénétrez avant de pousser la porte vitrée du musée se trouvait l'amphithéâtre où mon père disséquait. Suite à un malheureux coup de lancette qu'il se donna par accident à la cuisse tandis qu'il découpait une grosse femme en présence d'un groupe d'étudiants fraîchement reçus bacheliers qui pour certains n'avaient encore jamais vu un sexe féminin de leur vie, il mourut de septicémie.

L'amphithéâtre était séparé du jardin où les jours de beau temps il arrivait que Julie nous fasse goûter avec Caroline sur une table pliante par un treillage en métal peint disparaissant sous une grasse végétation où se reposaient les mouches avant de retourner butiner les cadavres. Ces mouches qui s'aventuraient l'été à l'intérieur de la maison, obligeant à des fumigations pour les occire. Nous passions alors des soirées entières dans le brouillard et pour lire rapprochions notre livre de la bougie à enflammer les pages.

Escaladant le treillage avec ma sœur nous contempnions les corps en attente étalés devant l'entrée de l'amphithéâtre. Parfois notre père levait les yeux et du même geste qu'il faisait pour éloigner les mouches qui agaçaient son visage tandis qu'il procédait, il nous enjoignait de décamper. S'il avait réellement voulu nous interdire la vue des corps, ma mère nous aurait empêchés de baguenauder aux alentours. Il ne leur

Tibère et Marjorie  
*Seuil, 2010*  
*et « Points », n° P2785*

Claustria  
*Seuil, 2012*  
*et « Points », n° P2950*

La Ballade de Rikers Island  
*Seuil, 2014*  
*et « Points », n° P4018*

Bravo  
*Seuil, 2015*  
*et « Points », n° P4384*

Cannibales  
*Seuil, 2016*  
*et « Points », n° P4634*

Microfictions 2018  
*prix Goncourt de la nouvelle*  
*Gallimard, 2018*  
*et « Folio », n° 6672*

Papa  
*Seuil, 2020*  
*et « Points », n° 5299*